

Joël VINCENT

L'ENTRETIEN INFINI

de MAURICE BLANCHOT

(1907 - 2003)

IX RÉFLEXIONS SUR LE NIHILISME

1/ Nietzsche aujourd'hui

Karl Schlechta a parlé de Nietzsche, l'anti-falsificateur.

Mme Förster -Nietzsche s'était fait céder par sa mère tous les droits. Elle allait exploiter avec énergie les papiers de son frère.

« La volonté de Puissance » n'est donc pas un livre de Nietzsche. C'est un ouvrage fabriqué par les éditeurs et falsifié (à partir de notes éparses).

Les idées de Nietzsche, chacune était vivante à la manière d'un petit organisme, dit Schlechta. Avec un processus créateur de la cristallisation.

Pas de centre chez Nietzsche ; quelque chose de fondamental cherche à s'exprimer

C'est une pensée rhizomique, voir Deleuze. C'est donc une pensée non systématique.

Nietzsche doit devenir ce dont il parle. « *Je suis toujours sur un abîme* » dit-il.

Le texte est vu comme fragment. Nietzsche maintient toujours ensemble pensée et existence. Dieu est mort, mais aussi tout ce qui a cherché à occuper sa place : l'idéal, la conscience, la raison, la culture. C'est à l'homme de faire le monde et d'en créer le sens : une ouverture sur l'espace de la connaissance, le bonheur de connaître, de chercher librement. Le philosophe Maurice Merleau Ponty va dans le même sens en disant :

« *Naître, c'est à la fois naître du monde et naître au monde.* » (couple fatalité / liberté).

C'est donc parler selon le monde, mais aussi parler le monde, obéir à la parole du monde mais aussi faire avancer la parole du monde. Le monde n'est jamais complètement constitué.

2 / Le nihilisme : il n'y a plus de limite au mouvement : tout est permis. La connaissance est dangereuse : destruction et création se distinguent à peine.

Au nihilisme qui fait le vide, répond le mouvement de la science.

Il faudrait créer le sens du monde (le monde bourgeois n'a que de petites visées).

Nietzsche est pour l'être de dépassement. Il s'agit de surmonter le vide créé par la mort de Dieu et la dégradation des valeurs. Là où le vouloir devient libérateur, il se heurte au passé, « *l'existence, telle qu'elle est, privée de sens et de but, revient, sans trouver sa fin dans le néant : voilà l'éternel retour.* »

Ce retour ? la pointe extrême du nihilisme se renverse, avec une affirmation qui passe du non au oui.

3 / Nietzsche et l'écriture fragmentaire :

Ce sont des textes morcelés : nouvelle pensée, celle du fragment avec refus du système.

Pensée de l'homme qui pense en marchant (à Nice le sentier Nietzsche).

On est proche de l'aphorisme : « dire en 10 phrases ce qu'un autre dit en un livre ».

Les aphorismes sont aussi insociables qu'un caillou, dit Georges Perros.

Parole unique, solitaire, fragmentaire.

Certaines vérités sont multiples : nécessité de penser le multiple. Fragments toujours à la limite, non fixés dans une certitude. En opposition, on peut juxtaposer 2 fragments.

Nietzsche parle de l'homme synthétique et intègre à la parole plurielle.

Le devenir se découvre en rapport avec le discontinu. L'éternel retour répète à l'infini l'identique, une parole qui, du plus profond passé, du plus profond de l'avenir, a toujours parlé comme parole toujours à venir.

Penser, c'est faire se lever le monde sous le ciel de lumière, une force conçue comme

« *jeu de forces et ondes de force* » pour penser la pluralité.

Le monde : l'infini de l'interprète, donc exigence de l'écriture fragmentaire.

L'écriture est différenciée dans l'infini de l'éparpillement du monde (en cela Dionysos).

Brisés, fragments, hasard, énigme, Nietzsche pense ces mots ensemble.

L'effort de l'acte poétique, c'est de porter ensemble l'unité de l'avenir. La dense visée de mon acte poétique, c'est de conduire poétiquement à l'unité en portant ensemble ce qui n'est que fragment.

X RÉFLEXIONS SUR L'ENFER

Camus : la souffrance pèse plus sur nous, l'éloignement des consolations religieuses / la dislocation des cadres sociaux privent l'homme souffrant de tout recul.

« La Peste » symbole d'une action qui reste juste. L'homme malheureux, réduit par l'abjection, la faim, la peur, devient un fantôme errant.

Camus : « *je me révolte, donc nous sommes.* »

Sisyphée, l'heureux, malheureux de l'enfer (image de cette limite extrême, solitude privée de centre, enfer vide).

Victoire logique sur l'absurde :

Camus / Descartes, chez Camus, le « non » de l'homme révolté correspond au cogito de Descartes.

L'essence de l'absurde est de n'être qu'un passage. Le but : atteindre une dimension de nous-mêmes, ouvrir le monde.

Le « oui » de Sisyphée est le cercle de l'enchantement, étrange « oui » qui ôte au « non » sa pureté de négation. Flux et reflux de l'indécision ;

Ruse de la raison dialectique : se servir du oui / non de l'absurde, dans un dessein délibéré.

Si la raison est démesurée, Sisyphée devient domestique, et policier de la raison.

Kafka comme Camus a livré un combat solitaire.

Parviens seulement, dit Kafka, à te faire comprendre du cloporte.

La compréhension, la pensée qui a déjà établi des valeurs, est la puissance qui extermine l'absurde.

Le dialogue est déjà le mal. Le cloporte voudrait nous attirer dans le dialogue.

La parole devrait parler en dehors de tout pouvoir de représenter ou de signifier.

Mais alors qu'est-elle ?

Kafka parle des corneilles, d'hommes aux pensées jacassantes et prétentieuses.

Orphée, Don Juan - Tristan

Orphée veut sauver l'insaisissable. Cela n'est que vide.

Un homme du désir : Don Juan et la répétition du nombre : « 1000 et 3 ».

Plaisir de l'énumération

Il veut être à la fois désir et liberté (le commandeur s'y oppose).

Tristan et Yseult : leur passion échappe à leur pouvoir, à leur désir.

Le vin herbé bu par les deux amants : ce philtre n'agit que 3 années. Mais séparés, ils s'unissent dans ce lointain où ils ne cessent de revenir l'un près de l'autre.

L'oubli est l'espace muet où erre sans fin le désir (voir Patrick Süskind).

XI L'OUBLI, LA DÉRAISON

La parole ne doit jamais oublier son secret : rapport à l'oubli.

Le temps du malheur, l'oubli.

Michel Foucault esquisse ce qui pourrait être notre histoire des limites (une culture rejette toujours quelque chose).

La littérature et l'art pourraient accueillir ces paroles des confins.

La folie révèle une profondeur bouleversante, mais aussi une expérience critique.

'le rire de l'intéressé : Hamlet en face de Yorick--- Le roi Lear, Don Quichotte, grand jour de la folie.

Descartes : refus de tout rapport avec l'extravagance qu'exige l'avènement de la ratio.

Dans le silence de la déraison, un nouveau langage.

M. Foucault : « *Une certaine liberté de pensée qui fournit son premier modèle à l'aliénation de l'esprit.* »

Louis René des Forêts : « le bavard » voilà une œuvre à la limite de la folie bouleversante.. (Rapport entre le savoir obscur et le savoir clair).

Le langage de la folie : les grandes œuvres de la littérature sont là pour l'entendre à nouveau : Goya, Sade, Hölderlin, Nietzsche, Nerval, Van Gogh, Artaud - ces existences nous fascinent).

Freud restitue la possibilité d'un dialogue entre déraison et raison. « Ce n'est plus de psychologie qu'il s'agit, mais de cette expérience même de la déraison que la psychologie moderne a eu pour sens de masquer ».

On a donc là des œuvres limites que la culture rejette tout en les accueillant.

Par exemple : Sade, parole comme désir, sans fin.

B. PARLER ET PENSER

1 / L'affirmation de la passion et de la pensée négative

Georges Bataille avec son livre essentiel : *L'expérience intérieure*, fait de beauté, d'éclat, de force littéraire. Sans oublier son autre livre ; « Madame Edwarda » le plus beau récit de notre temps. Chacun de nous est menacé par son Golem, notre double d'erreur, dérisoire idole qui nous rend visible. L'expérience intérieure ouvre en l'être achevé un infime interstice. L'homme n'épuise pas sa négativité dans l'action. « Lorsque l'homme n'a plus rien à faire, il lui faut exister, à l'état de sa négativité sans emploi. » Il dispose d'une capacité de mourir qui dépasse de beaucoup ce qu'il lui faut pour entrer dans la mort. L'homme se voit assigner, entre être et néant, à partir de cet infini de cet entre-deux, le statut de sa nouvelle souveraineté.

2/ Le jeu de la pensée

G. Bataille avait le don de la parole vraie. Au fait de parler, était liée une présence : quelque chose est là, hors de portée. L'entretien, un entre-deux, distance irréductible qu'il faut préserver. Ce qui sollicite la pensée, c'est le non-familier. La pensée se joue en nous, en nous appelant à soutenir l'illimité de ce jeu, elle met en jeu la différence cachée, son étrangeté toujours irrévélée. L'un des deux est l'Autre. Proche de la mort, de la nuit ? Qui est moi ? Qui est l'Autre ? C'est là que se joue l'illimité de la pensée.

3 / L'insurrection, la folie d'écrire :

Sade raisonne : « comment faire de bons citoyens ? » Mais la raison, chez lui, est toujours en devenir, toujours excessive dans la vérité des mots désordonnés qui se cherchent. Le pouvoir transcendant de négation exprime et annule pour affirmer « l'homme intégral ». Ecrire est la folie propre de Sade : tout dire. Sade participe à la révolution, écrit en l'honneur de Marat, paraît à la Convention, préside la section des Piques. Coïncidence avec le mouvement de la liberté révolutionnaire : « Français, encore un effort » (avec ironie) La république ne connaît que le mouvement : pas d'état moral, mouvement perpétuel. La république est menacée par le passé : les mots-clés sont donc : excès, énergie, dissolution. « *Le bonheur tient à l'énergie des principes* » (dans Justine et Juliette). Saint-Just, Sade : mêmes principes : insurrection effective des esprits. Et aussi insurrection des mœurs et des idées, selon Sade. La loi me prive de moi-même. « Ce n'est qu'aux passions fortes que sont dues l'invention et les merveilles des arts ». Saint-Just : « *Le citoyen n'a de rapport qu'avec sa conscience et la morale.* » Hegel dira plus tard : « *bacchanale de la vérité où nul ne saurait rester sobre.* » Sade : « L'idée de Dieu est le seul tort que je ne puisse pardonner à l'homme. » Gilbert Lely a retracé la vie de Sade dans toute sa complexité. Sade, durant près de quatre années, a participé à l'avènement de la République, et a pris part à la Révolution pendant 16 mois. Quelque chose de Sade appartient à la Terreur : « *La philosophie doit tout dire à quelque point qu'en frémissent les hommes.* »

4 / La parole analytique

Freud serait une réincarnation du vieux Socrate : confiance dans le pouvoir libérateur du langage, les esprits et les corps peuvent guérir. Freud découvre le phénomène du « Transfert » : le médecin ne serait pas là pour lui-même, mais à la place d'un autre. Freud se sentit obligé à un effort de découverte et d'invention du langage (correspondance avec W. Fliess). Cet effort en vue de retracer le mouvement de l'expérience humaine, avec ses nœuds et ses conflits. Remonter à un commencement qui s'ouvre à son tour à une scène antérieure. Naître, c'est après avoir eu toutes choses, manquer soudain de toutes choses et d'abord de l'être. C'est toujours auprès du manque et par l'exigence de ce manque que se forme le pressentiment de ce qui sera. Ce manque, c'est « l'inconscient ».

Un désir dont l'essence est d'être éternellement désir. Comme a voulu dire Pascal, il a fallu d'abord que l'homme se fasse roseau pour devenir pensant.

Jacques Lacan insiste sur les apports essentiels du langage : il essaie de nous ramener à cette essence du dialogue psychanalytique.

Le langage, chez Lacan, est entendu comme un pouvoir de recueillement et de rassemblement au sein de la dispersion.

La parole n'est plus pétrifiée : c'est se savoir reconnu par cet étrange Autrui.

Le psychanalyste répond, rend responsable le patient, le rend réellement parlant, fait qu'il a parlé vraiment et en Vérité.

Ce qui ici prend la parole, c'est l'interminable.

La psychanalyse est à la fois une technique et une connaissance.

5 / La parole quotidienne

Le quotidien, c'est ce qu'il y a de plus difficile à découvrir. C'est le suspect qui toujours échappe à la claire décision de la loi (voir la « critique de la vie quotidienne » de Henri Lefebvre).

C'est la platitude qui peut renvoyer à l'existence dans sa spontanéité même.

Avec Kafka : tragédie ; impossible de trouver sa place, il se sent exclu des humains.

Nous devenons un infatigable voyeur d'images devant notre télévision.

Edgard Morin parle de culture de masse, l'esprit du temps, qui tend à corroder, à désagréger les autres.

Le quotidien, c'est la vie dans sa dissimulation équivoque, on glisse dans le nivellement d'une durée étale, enlisé, où se développe l'ennui.

Dans la rue, les passants y passent inconnus, visibles, invisibles. Le quotidien tend à s'alourdir en choses.

L'homme quotidien se présente en homme moyen pour qui tout s'apprécie en termes de bon sens.

« *Le quotidien est le même pour tous* » dans le « Danton » de Büchner.

Le quotidien est notre part d'éternité, « l'éternullité » selon Laforgue.